

Faire oeuvre de son corps

David Le Breton

Volume 49, numéro 197, hiver 2004–2005

Le corps en mouvement

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/52658ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Le Breton, D. (2004). Faire oeuvre de son corps. *Vie des arts*, 49(197), 68–70.



1

FAIRE ŒUVRE DE SON CORPS

David Le Breton

Le corps, lieu de la nécessaire incarnation du sujet, s'érige en matière première de son existence. S'il figurait autrefois le destin de la personne, son identité intangible, il est aujourd'hui une proposition toujours à affiner et à reprendre. De manière artisanale des millions d'individus se font les bricoleurs inventifs et inlassables de leur corps. La société du spectacle qui nous régit impose un culte de l'apparence. Le design corporel alimente désormais une industrie sans fin ne laissant rien en friche (*body building*, régimes alimentaires, cosmétiques, prise de produits comme le DHEA, gymnastiques de toutes sortes, marques corporelles, chirurgie esthétique, transsexualisme, *body art*, etc.). Posé comme représentant de soi, le corps devient affirmation personnelle, mise

en évidence d'une esthétique et d'une morale de la présence, prothèse d'un moi éternellement en quête d'une incarnation provisoire pour assurer une trace significative de soi, il n'est plus question de se contenter du corps que l'on a, mais d'en modifier les assises pour le compléter ou le rendre conforme à l'idée que l'on s'en fait. Pour faire enfin corps à son existence, on multiplie les signes corporels de manière visible. Il faut se mettre hors de soi pour devenir soi. L'intériorité se résout en un effort d'extériorité. La formidable banalisation sociale des tatouages ou des piercings ces dernières années aussi bien pour les hommes que pour les femmes en témoigne abondamment! Le corps n'accède à une valeur significative qu'après avoir été travaillé en surface et en profondeur.

LES PHOTOGRAPHIES DE SYLVIE HUET SONT EXTRAITES DU LIVRE *BOD MOD*, PARU EN 2003 AUX ÉDITIONS MARVAL, PARIS. LES *BOD MOD* SONT LES ADEPTES DES « BODY MODIFICATIONS ».

Il y a quelques années Richard Sennett parlait à ce propos d'une « éthique protestante des temps modernes » pour qualifier cette passion de « travailler » sur soi propre au narcissisme qui prenait alors son essor. Aujourd'hui il s'agit de « travailler » un corps « présentable » en suivant une discipline rigoureuse². Le corps devient en effet une voie de salut pour une reconnaissance de soi réelle ou imaginaire.

Les marques corporelles sont bien des manières d'inscrire des limites de sens à même la peau. Sans doute aussi anciennes que les hommes, surtout sous leur forme provisoire renvoyant aux manières de se coiffer ou de décorer sa peau avec des pigments naturels, elles participent de l'appropriation symbolique de soi et du monde environnant. Durables, comme le tatouage ou les scarifications, elles ont longtemps caractérisé les sociétés traditionnelles avant de gagner peu à peu nos propres sociétés avec des significations différentes. Paradoxalement, longtemps combattues ailleurs au nom de l'hygiène, du Progrès ou de Dieu, elles triomphent aujourd'hui dans nos cités où le tatouage ou le piercing relèvent de la culture élémentaire des jeunes générations. Les scarifications, les brûlures, les implants sous-cutanés effectués en boutique progressent lentement. Le souci de faire œuvre de soi déborde la scène du body art pour toucher des individus ordinaires en quête de démarcation, soucieux d'afficher un look.



La renaissance du tatouage aux États-Unis, selon l'expression d'Arnold Rubin (1988), met en scène des artistes fameux comme Ed Hardy, Sailor Jerry Collins, Lyle Tuttle, Leo Zulueta, Vyvyn Lazanga, etc. qui s'initient à d'autres techniques et à d'autres styles, arrachent le tatouage aux anciennes pesanteurs graphiques pour en faire un art à part entière. Les années soixante voient un essor régulier du tatouage dans un contexte d'opposition à la guerre du Vietnam, de lutte pour les droits civiques, de libération du féminisme, de la reconnaissance des homosexuels, de la libération sexuelle, etc. Le tatouage gagne ses premières lettres de noblesse. Il change de nature. Il était plutôt masculin, souvent agressif ou affirmation de virilité, il s'ouvre désormais davantage aux femmes, et propose des imageries empruntées au Japon, aux sociétés traditionnelles ou à des figurations plus classiques, mais qui étaient jusqu'alors peu accoutumées : signes astrologiques, animaux, symboles de paix, etc. Ce ne sont plus les seuls biceps ou les torsos avantageux des hommes qui sont privilégiés, mais maints autres endroits du corps avec des motifs diversifiés. De même, les piercings sortent du ghetto des appartenances sociales et sexuelles particulières pour devenir les signes obligés d'une classe d'âge qui trouve son salut dans la consommation. La décision individuelle prime dans le choix d'une marque, sa localisation et sa forme, elle traduit une esthétique plus qu'une



éthique, elle n'influe en rien sur le statut social même si elle colore la présence d'une singularité. C'est justement parce que nos sociétés contemporaines sont individualistes, faisant du corps un instrument de séparation, l'affirmation d'un « je », qu'une telle marge de manœuvre existe dans le remaniement de soi. Le corps est un facteur d'individuation, en le modifiant on modifie son rapport au monde. Pour changer de vie, on change son corps, ou du moins on essaie. D'où la prolifération des interventions sur le corps dans nos sociétés où règne la liberté, c'est-à-dire l'individu en tant qu'il décide de son existence. Le corps devient alors une scène pour se mettre en valeur. Exister c'est aujourd'hui être reconnu, ou plutôt recevoir l'onction du regard des autres. Le seul salut est d'être remarqué, c'est-à-dire marqué et démarqué. La peau devient l'écran proposé à l'appréciation des autres. L'impératif de représentation touche particulièrement les jeunes, et de plein fouet les adolescentes, à travers la nécessité de séduire pour exister et de parer son corps. Un film comme *Thirteen* (Catherine Hardwicke, 2003) le traduit douloureusement

en racontant la fuite en avant de deux adolescentes dont l'existence entière se résume à attirer l'attention de leurs compagnons. Les garçons sont le public dont il faut capturer le regard, elles sont les inlassables prestataires de service d'une scène sociale masculine réelle ou fantasmée. Et parfois, le miroir se morcelle car l'adolescente ne se sent pas à la hauteur ou bien elle craque, elle refuse la règle du jeu. L'anorexie, la boulimie, l'obésité, et surtout les blessures corporelles délibérées, sont des critiques du corps, de ce que la femme n'a d'autre salut que la séduction qu'elle affiche. Elle se sent impitoyablement jugée sur son apparence, sa jeunesse et elle ne rencontre guère d'intérêt (ou elle le croit) au-delà. Si la peau est une voie de salut pour les uns,

DAVID LE BRETON

PROFESSEUR DE SOCIOLOGIE À L'UNIVERSITÉ MARC-BLOCH DE STRASBOURG (FRANCE), DAVID LE BRETON EST L'AUTEUR NOTAMMENT DE *L'ADIEU AU CORPS* (MÉTALIÉ), *ANTHROPOLOGIE DU CORPS ET MODERNITÉ* (PUF), *ÉLOGE DE LA MARCHÉ* (MÉTALIÉ), *DÉCLINAISONS DU CORPS* (LIBER, MONTRÉAL), DE MÊME QUE *LE THÉÂTRE DU MONDE. LECTURE DE JEAN DUVIGNAUD* (PRESSES UNIVERSITAIRES DE LAVAL).

elle est pour les autres l'écran insupportable qui les empêche d'exister sans avoir à rendre compte et maintient une tension intolérable. D'où le surgissement d'autres marques corporelles touchant surtout les adolescentes dans un geste de refus: les incisions délibérées dans un contexte de souffrance personnelle. Geste polysémique¹ dont l'une des significations est le refus inconscient d'être enfermé dans un corps toujours en représentation, assigné à une identité insupportable face à un monde où l'on ne se reconnaît pas. Les incisions sont une volonté de s'arracher à un corps qui épingle à soi, de se dépouiller d'une peau qui colle douloureusement au regard des autres. Tentative symbolique de briser l'image. On ne saurait les comprendre sans les mettre en lien avec cette tyrannie de l'apparence qui fait ou défait la réputation des jeunes générations. □

¹ Sur ce point, voir David le Breton, *Signes d'identité. Tatouages, piercings et autres marques corporelles*, Paris, Métalié, 2002.

² Richard Sennett, *Les tyrannies de l'intimité*, Paris, Seuil, 1979, p. 269.

³ David Le Breton, *La peau et la trace. Sur les blessures de soi*, Paris, Métalié, 2003.

1- *Amanda*, Paris 2002
Photo: Sylvie Huet

2- *Emma et Chamor*, Tribal Act
Paris 1999
Photo: Sylvie Huet

3- *Virginie, la souris Troty et Edgar Allan Poe*
Paris 2001
Photo: Sylvie Huet